

Vingt hommes qui m'ont beaucoup marqué... ou beaucoup aidé

La destinée d'un homme, sa carrière, son caractère, sa vision du monde, prennent forme au gré des rencontres, heureuses ou malheureuses, qu'il fait au cours de sa vie. Une vingtaine de personnes ont ainsi eu sur le cours de mon existence, et tout particulièrement sur mon activité intellectuelle et créative, une influence positive. Certaines m'ont beaucoup appris, d'autres ont guidé mon esprit vers une vision originale du monde, d'autres m'ont tout simplement donné un coup de pouce dans ma carrière ou aidé à réaliser un projet qui me tenait à cœur. J'étais également lié avec la plupart d'entre eux par une relation affective forte, mais qui a revêtu des formes différentes selon les cas. Je voudrais leur rendre ici hommage, en rappelant ce que chacun m'a apporté.



Léon Hatem était mon grand-père. Il m'a entouré pendant mon enfance d'une affection discrète mais immense. Issu d'une famille juive stamboliote ruinée par de mauvais placements, il avait émigré en France avant la première guerre mondiale. Il avait ensuite péniblement vécu de toutes sortes de petits commerces, réussissant tout de même à fonder et à faire vivre une famille dont je suis l'ultime rejeton mâle portant encore son nom. Entre 1940 et 1944, il sut pendre les bonnes décisions, qui, la chance aidant, permirent à ma famille de survivre aux persécutions nazies et donc à moi-même

d'exister aujourd'hui. C'est chez lui, dans l'appartement de la rue Caulaincourt, à Paris, que j'ai passé mon enfance avec ma mère et ma grand-mère. Il était alors grossiste en maroquinerie. Un tout petit grossiste, avec un tout petit bureau dans un petit immeuble de la petite rue Bleue. Ce n'était peut-être pas un très grand intellectuel, mais par contre il m'aimait beaucoup et il me rapportait toujours un petit jouet quand il revenait de ses tournées en province, muni de ses valises en carton, pour placer des portefeuilles et des porte-monnaie auprès des petits détaillants et des buralistes. Je suis heureux d'avoir pu le veiller la nuit précédant son décès, lui témoignant ainsi mon affection filiale presque jusqu'au bout.

Frédéric Towarnicki était mon père. C'était un grand poète, un grand journaliste, un grand séducteur, un découvreur de formes et d'idées nouvelles ; disciple d'Heidegger, ami de Max Ernst, de Giorgio de Chirico et de René Char, traducteur d'Ernst Jünger, (presque) scénariste d'Alain Resnais. Il a interviewé Soljenitsine, Sakharov, Lorenz, Aragon. Il était apatride et citoyen du monde, fils d'une juive viennoise (surement) et d'un noble polonais (c'est ce qu'il aimait raconter), écolo avant même que le terme n'existe, généreux et égoïste, lumineux et marginal. Un très mauvais père aussi, mais il m'a quand même tant apporté ! C'est avec lui que j'ai écrit mon premier article, dans Le Nouvel Observateur, sur les français disparus en Argentine pendant la dictature de Videla. Je ne suis même pas allé à son enterrement - je lui en voulais tellement de ne pas s'être plus occupé de moi ! - mais dix ans après sa mort, je pense souvent à lui.



Au fond, de toutes les choses que j'ai essayé de faire dans la vie (chercheur, économiste, fonctionnaire international, etc.), c'est peut-être dans les voies qu'il m'a le plus directement inspirées (notamment l'activité de journaliste) que j'ai trouvé mes plus grandes réussites.



Bernard Weil était mon oncle par alliance, le mari de ma tante Huguette. Médecin de formation, il s'était assez tôt détourné de la pratique hospitalière pour s'orienter vers la recherche. Si sa spécialité était officiellement la recherche anti-cancéreuse, il avait surtout développée une sorte d'approche holistique associant endocrinologie, théorie des systèmes dits « ago-antagoniques », études talmudiques et philosophie pré-socratique. Il publiait là-dessus plein de livres auxquels je ne comprenais pas grand-chose, sauf sa grande idée, assez lumineuse d'ailleurs dans son énoncé paradoxal : il pensait en effet qu'en cas de déséquilibre d'un système endocrinien, la bonne thérapie consistait dans certains cas à donner au malade, non l'hormone qu'il ne sécrétait pas assez, mais au contraire l'hormone qu'il sécrétait trop. Il était peu marginal dans le monde de la recherche médicale, mais il avait tout de même, je crois, une certaine influence dans une mouvance de chercheurs, venus d'horizon divers, réunis par leur intérêt pour la théorie des systèmes. Il était un peu froid et convaincu de sa supériorité intellectuelle, mais enfin je l'admirais quand même beaucoup et il a failli enclencher en moi une vocation de chercheur.

Victor Frémaux était un cadre supérieur à la direction générale d'EDF. Sa spécialité était l'aide au développement. Je crois qu'il avait deviné que je n'étais pas très à mon aise dans le milieu de la technocratie dirigeante d'EDF, et il avait accueilli avec bienveillance mes sollicitations pour participer à des missions d'aide au développement. C'est à lui que je dois d'être parti, très jeune, en mission au Mali, en Egypte, au Congo, voyages de jeunesse dont j'ai conservé plein de souvenirs émerveillés. C'était aussi un homme sympathique, attentif et d'une bienveillance un peu paternelle. Il m'a donné le désir de m'engager dans des activités d'aide au développement, boussole professionnelle que j'ai ensuite suivie pendant des années.

Paul Delouvrier était un homme de dimension historique, qui a joué un rôle-clé dans de nombreux événements majeurs de la France contemporaine. A la Libération, alors jeune inspecteur des finances, il avait travaillé dans l'équipe de Jean Monnet au redressement économique de notre pays. Il a ensuite créé la TVA et la banque européenne d'investissement. Nommé résident général en Algérie en 1958, il a participé de très près à la négociation des accords d'Evian. Il a ensuite été président du district de Paris, créant entre autres petites choses le boulevard périphérique. Puis il fut nommé président d'EDF, jouant un rôle majeur dans le lancement du programme nucléaire. Au moment où je l'ai rencontré, il terminait sa carrière comme président de l'établissement d'aménagement du parc de la Villette. Ne sachant pas trop quoi faire de moi, la Direction générale d'EDF m'avait détaché auprès de lui pour l'aider à rédiger un rapport pour le conseil économique et social sur l'avenir de l'industrie française. J'ai passé deux années auprès de lui. Il m'avait pris en amitié, et comme, la vieillesse venant, il était devenu très bavard et même à vrai dire un peu enclin à la logorrhée, il me racontait pendant des heures toutes les étapes de sa vie, toutes ses rencontres... et ce n'étaient pas n'importe quoi, ses rencontres : Jean Monnet, Pierre Massé, de Gaulle, Mitterrand... Il adorait m'expliquer comment il avait convaincu Pompidou et Messmer de lancer le programme nucléaire, comment il avait eu l'idée de la Géode, ou encore comment, alors jeune



inspecteur des finances, il prenait une douche le soir avec Jean Monnet dans les combles du Commissariat au Plan après avoir travaillé toute la journée aux plans de redressement de la France d'après-guerre. Il était déjà retraité et commençait un peu à perdre la boule, mais il restait une force de la nature, et tous les plus hauts fonctionnaires, tous les ministres, tous les présidents de société lui manifestaient le plus grand respect quand il les rencontrait en ma compagnie pour préparer son (notre...) rapport. Il a été, si j'ose dire, mon professeur particulier d'histoire de la France contemporaine.



Jacques Lesourne est un des plus prestigieux économistes français des années 1960-1980. Après un début de carrière consacrée au calcul économique (discipline reine dans la France technocratique et planificatrice des années 1960-1970), il s'était orienté vers la prospective ou « art des futurs possibles ». C'est à ce titre que je l'avais rencontré lorsque la direction générale d'EDF m'avait demandé vers 1985 de participer à un groupe de travail animé par lui sur les futurs possible d'EDF dans les 30 prochaines années. Avec le recul du temps, je dois dire à son

(notre...) honneur que le résultat n'en fut pas du tout ridicule et que certains des scénarios que nous élaborâmes alors ont bien anticipé la situation actuelle – à condition, certes, de picorer un peu dans chacun -. C'était un homme affable, brillant, souriant, extrêmement poli, avec un magnifique sens de la formule, et qui ne faisait pas trop sentir aux autres son immense supériorité intellectuelle (major de l'X, tout de même...). J'aimais bien m'imaginer dans le rôle de son disciple et j'avais un moment envisagé de passer avec lui ma thèse de doctorat. Il m'a beaucoup influencé intellectuellement est c'est en grande partie mon admiration pour lui qui m'a poussé à écrire par la suite plusieurs ouvrages sur la prospective... qui ne valurent d'ailleurs de me voir confier quelques missions en ce domaine lors de mon passage au Commissariat au plan.

Paul Thibaud avait été directeur de la revue Esprit. Je l'ai rencontré alors, que, chargé de mission au commissariat au Plan, j'avais été nommé rapporteur d'un groupe de travail « sur l'avenir de l'identité française », commandé par le secrétaire d'état au plan de l'époque, Lionel Stoléru. Ce groupe comprenait tout ce que la France contenait alors d'intellectuel brillants et de polémistes à la mode : Pierre Rosanvallon, Jean-François Revel, Thierry de Montbrial, Emmanuel Leroy-Ladurie, Jean Bernard, André Fontaine, et j'en passe beaucoup... Mais Paul Thibaud m'avait particulièrement marqué par sa gentillesse, son enthousiasme, et surtout par sa clairvoyance. En effet, notre groupe de réflexion se réunissait pendant l'année 1989, au moment de l'effondrement du bloc soviétique. Je me souviens que, parmi tous ces experts supposément très clairvoyants, personne ne comprenait qui se passait. Tout le monde était dépassé par la rapidité des événements, et Thierry de Montbrial avait même émis l'idée que la politique de Perestroïka de Gorbatchev était peut-être une ruse destinée à inciter l'Occident à baisser la garde en vue de préparer une invasion surprise des chars russes... Mais le seul qui voyait juste alors était Paul Thibaud : il était en effet en contact étroit avec les syndicalistes



catholiques de Solidarnosc, et il savait que le système des démocraties populaires était fini, pourri de l'intérieur, que plus personne là-bas n'y croyait et qu'il allait s'effondrer comme un fruit mur. Je me souviens très bien de la moue d'incrédulité de tous les autres brillants esprits rassemblés autour de la table, dans notre salle de réunion de l'ancienne bibliothèque nationale, quand il tenait ces propos. Ils avaient tous été formatés intellectuellement dans la logique de la guerre froide et de l'affrontement entre deux blocs, et ils ne pouvaient simplement pas comprendre que nous étions en train de changer de monde... Seul Paul Thibaud avait vu juste... Et c'est ailleurs aussi le seul, avec Jacques Lesourne, avec lequel j'ai conservé par la suite quelques relations d'amitié.



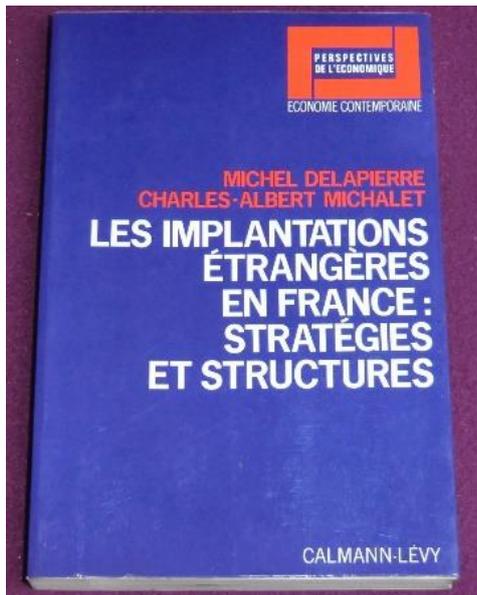
Jean Daniel Tordjmann, inspecteur des finances, avait été nommé au poste d'ambassadeur aux investissements internationaux en 1992, au moment où je publiais au Commissariat au plan un rapport sur le sujet. Il s'était débrouillé pour venir me faire travailler auprès de lui, à Bercy, et cela a été le début de l'un des moments les plus gratifiants de ma carrière. Ce fut vraiment pour moi, pendant les quelques années que cela dura, la grande vie : un bureau superbe avec vue sur la gare de Lyon et la Bastille, des missions à l'étranger aux allures de tour du

monde en 80 jours, ma cantine à l'hôtel des ministres de Bercy, un poste très en vue m'ouvrant des contacts avec les spécialistes les plus éminents de mon domaine et me faisant inviter comme orateur à toutes les conférences sur le sujet. Jean Daniel était un homme très brillant, extrêmement mondain et habile à nouer un réseau de relations au plus haut niveau. Il était, certes, un peu narcissique, mais il incluait ses collaborateurs (donc moi-même) dans sa conviction d'appartenir à l'élite mondiale de l'esprit et des affaires. Il m'a emmené à Davos, il m'a fait rencontrer un nombre incalculable de hauts fonctionnaires, de dirigeants de multinationales et même d'hommes politiques, et, sous sa protection, j'ai même réussi à développer mon propre réseau d'économistes de très haut niveau. C'est également lors de ces années heureuses que j'ai écrit mes premiers ouvrages sur l'économie internationale.

Charles Albert Michalet était un professeur d'économie internationale à l'université Nanterre Paris X. Je l'avais rencontré, comme beaucoup d'autres éminents économistes, à l'occasion de l'un des groupes de travail du Commissariat au plan dont j'étais le rapporteur. Il est alors née une réelle amitié entre moi et cet homme au grand cœur, fin, cultivé et plein d'humour. Il était alors très influent dans le milieu de l'aide au développement et des grandes organisations internationales, il a essayé, sans succès, de me faire rentrer à la Banque mondiale où il travaillait alors. C'est également lui qui, plus tard, m'a proposé de venir faire une thèse d'économie à Nanterre.



Mais la plus belle partie de notre amitié s'est épanouie lorsqu'il était déjà retraité. Je venais alors souvent le voir dans son appartement de l'avenue des Ternes. Malgré sa carrière internationale



prestigieuse, il était alors un peu isolé, malade, sans doute un peu désœuvré et déprimé. Nous avons de longues conversations à l'occasion desquelles il m'a énormément appris, sans jamais me faire sentir sa supériorité intellectuelle. Un jour, il est parti se faire opérer du cœur à l'hôpital Georges Pompidou. Je lui ai dit au revoir sur le pas de sa porte avec son grand ami Michel Delapierre. Je devais aller le voir le jeudi suivant en sortant d'une réunion à l'OCDE, mais j'ai dû annuler ma visite à cause d'une grève des métros, et j'ai remis ma visite. Deux jours après, j'ai appris son décès à l'instant même où je passais à Caen ma soutenance d'Habilitation à Diriger les Recherches. Il était rapporteur du jury et avait fait sur mes travaux un rapport élogieux, amical et plein d'humour. Le président du jury a lu son texte qui résonna dans la salle comme une sorte de

bénédictio venue d'outre-tombe. Nous le connaissions tous, et je crois que tout le monde - candidat, membres du jury et public -, avait à ce moment les larmes aux yeux.

Michel Delapierre était directeur de recherche en économie à Nanterre. Il était lié par une amitié extrêmement ancienne et profonde à Charles-Albert Michalet, avec lequel il avait rédigé plusieurs livres d'économie internationale. C'était aussi un homme d'une grande gentillesse. C'est finalement sous sa direction que j'ai soutenu, à 40 ans passés, mon doctorat d'économie. J'aimais beaucoup aller le voir dans son bureau, situé dans un petit bâtiment annexe de l'université, coincé entre les barres HLM et le RER. Je crois qu'il était également heureux de notre collaboration. Il disait que j'étais un « thésard en or », et c'était un peu vrai. Loin d'être un simple étudiant, j'étais en effet déjà un économiste assez connu, ayant beaucoup publié, disposant d'un réseau relationnel étendu, et pouvant m'appuyer pour mon travail de recherche sur les moyens du Ministère de l'économie et sur des sources d'information extrêmement abondantes et de qualité. Bref, j'ai passé ma thèse avec lui en 2003. Je me souviens avoir ensuite animé la petite fête qui a suivi par une démonstration de tango devant tous les membres du jury et le gratin de mes amis économistes réunis pour l'occasion.

Patrick Joffre, professeur d'économie à l'université de Caen, a toujours veillé sur moi avec amitié et bienveillance. Il m'avait demandé d'écrire des articles dans son encyclopédie de gestion. Il m'a ensuite fait nommer professeur et chercheur associé à l'école de commerce et à l'AIE de Caen, m'a incité à publier des articles dans des revues scientifiques et surtout, m'a aidé à passer ma HDR à l'université de Caen. Il semblait apprécier mes qualités et avoir plaisir à partager de longs moments de conversations avec moi. Il voulait que je vienne m'installer au Havre pour y enseigner l'économie, j'ai préféré Genève et la CnuCED... C'est un homme généreux et sensible qui m'a beaucoup aidé et beaucoup donné, et j'espère qu'il n'en a pas été déçu.





Benedict de Saint-Laurent est l'un des hommes les plus profondément bons qu'il m'a été donné de rencontrer au cours de mon existence. En fait, il ne s'agissait pas exactement chez lui de bonté, mais d'idéalisme chrétien en action. Il semblait s'être donné pour mission de hâter la réalisation de la prophétie d'Isaïe dans l'Ancien Testament ; « Ils forgeront de leurs épées des socs de charrue et de leurs lances des faux ». Cela s'était concrètement manifesté, par la mise en place, par ses soins, d'un programme financé par l'Union européenne, et appelé « Anima ». Celui-ci consistait à mettre en avant les

atouts de la région méditerranéenne, considérée comme un ensemble cohérent et unifié, pour les investisseurs internationaux. En théorie, c'était une idée intéressante, mais en pratique, c'était une utopie quand on voyait la liste des pays concernés. Et pourtant, il est parvenu pendant des années, depuis ses locaux d'Anima à Marseille, à réunir dans les mêmes missions et les mêmes séminaires de formation les israéliens et les palestiniens, les libanais et les syriens, les turcs et les chypriotes grecs, les algériens et les marocains. Anima était alors peut-être l'un des seuls endroits au monde où les représentants de certains de ces pays se réunissaient, non pour s'affronter, mais pour coopérer. J'ai également envers lui une énorme dette de reconnaissance : il a en effet sauvé ma carrière d'économiste international, un moment compromise au début des années 2000, pour me faire nommer chef-économiste dans sa structure nouvellement créée. Et cela m'a valu au cours des années suivantes, outre de passionnantes missions d'étude aux quatre coins du Mare nostrum, de développer une réelle connaissance des économies de la région et de leur potentiel de développement.

Nardo Zalko, journaliste d'origine argentine, s'était installé au début des années 1970 à Paris, où il travaillait à l'AFP. C'était un grand spécialiste de l'histoire du tango à Paris, sur lequel il avait rédigé un ouvrage de référence. Il avait pour moi une grande affection, qu'il manifestait à sa manière bourrue. Quand il me voyait danser un tango un peu trop fantaisiste à ses yeux, il me regardait d'un air un peu mécontent, comme sur cette photo, en me disant :



"Fabrice, tu sais qu'il existe une danse appelée tango ? Je vais te montrer, peut-être que ça te plaira ?" Après que j'eus commencé à traduire des poèmes de tango, il ne manquait jamais de relever mes erreurs (nombreuses) de débutant. Un jour, par exemple, j'avais traduit "mano à mano" par "main dans la main" alors que cela veut dire "match très serré" ou "match nul". Qu'est-ce que j'ai reçu !!! Il ne m'a pas loupé !!! Mais enfin, il m'a évité le ridicule, et de manière plus générale, il m'a beaucoup appris. Il est décédé il y a quelques années d'un cancer, et il me manque beaucoup.



Juan Carlos Caceres était arrivé en France en 1968, fuyant la dictature militaire du général Onganía alors au pouvoir en Argentine. Artiste aux multiples facettes - peintre, poète, musicien, historien - il fut pour moi un maître et même un ami. C'était un être solaire, généreux, attachant. Il m'a aussi donné le goût de l'ethnomusicologie, et à c'est à son contact qu'est née en moi l'envie de réaliser des vidéos documentaires sur les cultures d'Amérique latine. J'avais réalisé avec lui, à l'occasion de conférences

données par lui dans son atelier de la rue de Rochechouart, à Paris, un grand entretien pour la revue *La Salida* sur les origines noires du tango, un de ses sujets d'études favoris.

Juan Carlos est décédé d'un cancer en 2015. Un an environ avant sa mort, il m'avait offert à l'occasion d'une conférence où je jouais le rôle de l'intervieweur, un livre sur le jazz en Amérique latine, "Jazz al Sur". Sur le moment Je n'avais pas compris son geste si généreux, car il ne m'avait même pas demandé de lui rendre ce livre à l'occasion. Peut-être, se sachant malade, voulait-il laisser des petits souvenirs aux gens qu'il avait côtoyés et aimés ? Ou bien peut-être était-il simplement généreux de nature ? Aujourd'hui, ce livre m'accompagne dans mes recherches - et avec lui, le souvenir de ce cher homme, artiste polyvalent à la personnalité rayonnante.

Marc Pianko était, quand je l'ai rencontré, président de l'association *Le temps du tango*. Son histoire est digne d'un roman d'aventure échevelé, et frôlant l'in vraisemblable. Il est né dans le ghetto de Varsovie en... 1939, quelques jours avant l'invasion allemande. Mais son père, plus clairvoyant que le reste de la famille, choisit alors de s'enfuir immédiatement pour la zone soviétique. Commença alors un périple de plusieurs années qui conduisit Marc, sa sœur et ses parents, en Asie centrale, en Iran, en Ouganda, tandis que le reste de sa famille était exterminée par les nazis. Finalement, les parents de Marc choisirent de s'installer en France. Il passa alors le concours de l'école polytechnique, pour en sortir dans la « botte » comme ingénieur de l'armement. Ayant achevé sa carrière avec le grade de général, il fonda au cours des années 1990 l'association *Le temps du tango*, qui très rapidement occupa en France une position prééminente dans cette activité en pleine renaissance. Il avait aussi créé avec Solange Bazely une revue de tango, *La Salida*, pour laquelle ils cherchaient un rédacteur en chef. Il me fit confiance, me proposa ce poste, et ce fut pour moi le début d'une très gratifiante aventure journalistique qui dura près de 10 ans (aux côtés également de ma chère Francine Piget, que vous voyez sur la photo de la page précédente). Et, pendant toutes ces années de collaboration, je bénéficiais de l'amitié et de la protection quasi-paternelle de cet homme à la fois un peu sévère, très attaché à la discipline (ce qui n'était pas précisément mon point fort) et aussi très affectueux (en tout cas avec moi). Je lui en garde une très grande reconnaissance, et j'ai bien souvent eu le désir d'écrire avec lui l'histoire de sa vie. Mais s'en rappelle-t-il encore ?

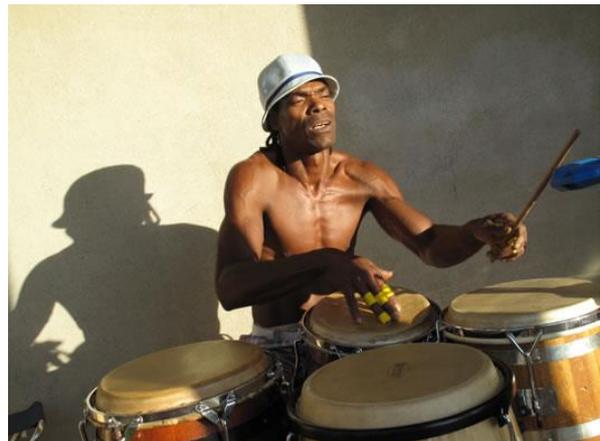




Anne Miroux a effectué une brillante carrière d'économiste dans différentes organisations internationales : banque mondiale, Cnuced... Responsable de la section des multinationales et des investissements internationaux dans cet organisme, elle m'avait étroitement associé aux travaux du *World Investment Report* au milieu des années 2005, alors que j'étais encore économiste à Berçy. C'est elle qui m'a fait rentrer à la Cnuced en 2008, m'ouvrant ainsi l'une des phases les plus exaltantes de ma carrière professionnelle. Non seulement j'étais alors devenu, en tant qu'économiste senior à La

Cnuced, membre de l'une des équipes les plus réputées mondialement dans domaine de l'économie internationale, mais en plus j'ai pu vivre pendant plusieurs années de l'intérieur la vie exaltante de l'ONU à Genève : une sorte de point focal où viennent converger tous les problèmes, tous les conflits et les enjeux diplomatiques de la planète, et où l'on peut quotidiennement croiser les hommes politiques les plus influents du monde. C'était exaltant. De plus, je m'entendais très bien avec cette femme intelligente et bienveillante à mon égard que j'avais la chance d'avoir comme patronne. Je pense vraiment que si elle avait obtenu sur place la promotion à laquelle elle aspirait, je l'aurais suivi dans son ascension et j'aurais fini ma carrière comme un économiste de renom international. Mais il n'en n'a pas été ainsi. Et j'ai bientôt dû quitter l'ONU et revenir en France. Je ne le regrette d'ailleurs qu'à moitié, car cette déception de carrière m'a permis de m'investir davantage, au cours des années suivantes, dans la découverte de la culture populaire cubaine dont je suis devenu ensuite l'un des spécialistes en France.

Reinaldo Flecha, originaire de la Havane et aujourd'hui installé à Genève, est un artiste afro-cubain aux multiples talents : c'est en effet non seulement un excellent danseur - d'une beauté physique exceptionnelle -, mais surtout un inégalable joueur de tambours. Mais c'est aussi un homme à l'âme lumineuse, un bon père, un ami fidèle et un homme modeste qui n'a aucune honte à exercer un métier très physique et très manuel pour vivre et pour nourrir sa famille. C'est enfin un enseignant hors pair, capable de bien analyser les difficultés d'un élève et de mettre en place la pédagogie adaptée à son cas pour l'aider à les surmonter. C'est lui qui m'a initié aux merveilles de la culture afro-cubaine, avec une bienveillance, un enthousiasme, mais aussi une exigence, dont je lui serai toujours reconnaissant. Je pense qu'après la première expérience libératrice que fut pour moi le tango, Reinaldo est celui qui a achevé le lent processus par lequel j'ai réussi à me réapproprier mon corps et à en faire une source de plaisir et de beauté (à mon humble niveau bien sûr). Il m'a introduit, plus que tout autre, dans le réseau des artistes afro-cubains, en me permettant, en particulier, de rencontrer le grand danseur Domingo Pau par l'intermédiaire de sa fille Luanda. Je l'aime vraiment beaucoup.





Domingo Pau est l'un des plus grands maîtres vivants de la danse afro-cubaine et de la Rumba. Je l'avais rencontré par l'intermédiaire de sa fille Luanda, sur laquelle j'avais fait une petite vidéo et qui cherchait quelqu'un pour réaliser un film documentaire sur son père. Je fus enthousiasmé par ce projet, que je préparai pendant de longs mois avec ferveur avant d'arriver à la Havane en juin 2011 pour réaliser le film. Mais ma rencontre avec Domingo fut endeuillée par un terrible événement, la mort de sa fille cadette qui se produisit quelques jours avant mon arrivée. Très courageusement, Domingo surmonta sa douleur pour réaliser le

documentaire avec moi. Et cela me permit de pénétrer au cœur même de l'histoire et de l'actualité de la culture populaire afro-cubaine. A travers la vie de Domingo Pau, c'est en effet 60 ans d'histoire des danses et de la musique cubaines que j'ai pu parcourir avec passion. Il n'a fait visiter les quartiers populaires de sa jeunesse, il m'a présenté à tous les artistes, anciens et actuels, du CFN qu'il a côtoyés, il a réuni et commenté pour moi une collection de photographies d'une exceptionnelle valeur... et in fine, il m'a permis de réaliser sur lui un film dont je suis extrêmement fier.

Tim Leicester était jusqu'en 2018 coordinateur d'un programme de Médecins du Monde appelé le Lotus Bus, qui a pour objet d'améliorer les conditions de santé des TDS chinoises en France. Il y avait accueilli avec beaucoup de bienveillance, en 2017, ma candidature en tant que bénévole. D'ailleurs, l'une des plus grandes qualités de Tim est justement cette espèce d'incroyable ouverture de cœur qui le prédispose naturellement à une attitude de confiance, de bienveillance et d'écoute vis-à-vis des gens, qu'ils soient TDS, collègues ou simples bénévoles. J'ai beaucoup travaillé avec cet homme doux et affable sur différentes travaux d'étude et d'enquête. En m'associant à l'action de Médecins du Monde auprès des TDS chinoises, Tim m'a également offert des clés essentielles pour pénétrer dans l'univers des sans-papiers de Belleville et rédiger mes deux romans sur le sujet.





PS : je m'aperçois que j'ai oublié de mentionner dans cet article quelques autres personnes auxquelles je dois beaucoup : outre ma mère ma grand-mère et ma tante, dont j'ai déjà beaucoup parlé dans d'autres textes, j'aurais sans doute dû également évoquer, par ordre d'apparition à l'écran de ma vie : le sculpteur Nicolas Schöffer (photo ci-contre), grand ami de mon père, qui m'aimait bien et dont l'atelier de sculptures cinétiques, situé dans une cité d'artistes proche de l'avenue de Saint-Ouen, me

fascinait ; Nicole Milhaud, associée de ma mère avocate, qui avait transformé son atelier du Bateau-Lavoir en maison de l'amitié où les artistes les plus lancés côtoyaient les modestes voisins du quartier ; le peintre Lucas, compagnon d'une cousine de ma mère, inventeur de nouveaux matériaux polymères destinés à la sculpture, qui m'a toujours reçu avec chaleur et affection dans son bel atelier d'artiste du quartier Pernety ; l'économiste François Peronnet, qui me fit rentrer pour la première fois, en 1978, au ministère de l'économie, en tant que stagiaire¹; le professeur Paul Zagamé, qui alors que je travaillais au Commissariat au Plan au début des années 1990, me fit nommer membre du jury de l'ENA pour trois années consécutives parce qu'il m'avait rencontré tard dans un couloir du Plan et qu'il n'avait personne d'autre sous la main pour compléter la liste du jury qu'il devait rendre le lendemain ;



Jean Pavleski, qui publia régulièrement mes ouvrages d'économie aux Editions Economica ; Carmen Aguiar, qui m'initia avec son partenaire Victor à la magie du tango argentin pendant les inoubliables soirées du Latina du milieu des années 1990 ; Imed Chemam (photo ci-dessus), qui fut sans doute celui de mes professeurs de tango auquel je dois le plus, et qui me fit un jour partager un couscous de poissons fraîchement arrivés de Tunis dont je garde un souvenir ému ; Karl Sauvant, qui eut l'idée de m'associer à partir de 1993 aux travaux de la CnuCED, ouvrant ainsi la voie à ma venue ultérieure dans cet organisme ; le jeune cinéaste Jeremy Rosentein (photo ci-contre), qui m'initia aux arcanes



de la réalisation vidéo dans sa superbe maison de Cologny et m'aida à monter mes premiers films (ou plus exactement les monta pour moi) ; Norbert Mimoun, qui me permit après mon séjour à Genève de revenir en France dans des conditions professionnelles excellentes et très stables ; Carlos Rafael Gonzales Justo, qui a cru à mes projets de documentaires sur Cuba et la culture cubaine et m'a ouvert des portes précieuses pour les

réaliser ; et aussi, plus récemment, Y., sans qui je n'aurais jamais pu avoir accès de manière si approfondie au monde caché des sans-papiers chinois de Belleville et écrire sur eux mes romans.

Et in fine, il y a ceux qui m'ont beaucoup aidé avant que ne se produise entre nous, pour des raisons diverses, une rupture qui ne détruit pas ma reconnaissance pour leur aide initiale : Michel Godet pour la prospective, Léonel Rogier pour la culture cubaine... Mais, bon, c'est la vie...

¹ J'y travaillais à la défunte Direction de la prévision, alors repaire d'économistes de gauche préparant le grand soir. J'y ai notamment réalisé les premières études sur l'évaluation du patrimoine des ménages en France, destiné à préparer l'introduction de l'impôt sur la fortune. J'en suis bien puni aujourd'hui, puisque je paie moi-même cet impôt !!!